

La démarche intellectuelle d'une croyante

The reasoning of a believer

Éric Coulombe, M. Sc. biochimie (médecine expérimentale), assistant de recherche, École de psychoéducation, Université de Montréal, 310-3315, rue France-Prime, Québec, Canada G1W 4X3, Tél.: (418)650-3447, eric-coulombe@videotron.ca

Serge Larivée, professeur titulaire, École de psychoéducation, Université de Montréal, Case postale 6128, Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), Canada H3C 3J7, Tél.: (514) 343-6111 poste 2522, Serge.larivee@umontreal.ca

Résumé : La quasi-unanimité de la presse française quant à l'excellence du dernier ouvrage d'Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, qui s'est d'ailleurs traduit par un prix littéraire, a de quoi laisser perplexe. Notre réaction comporte deux volets. D'abord, trois cas de figure illustrent la manière dont l'auteure vilipende ceux qui osent critiquer la psychanalyse. Ensuite, nous mettons en relief le fait que l'auteure utilise trois procédés pour transformer la vie de Freud en une histoire romancée, qui trahit la vérité historique. Elle déforme les faits (trois exemples), elle propose des données que l'on sait pourtant fausses aujourd'hui (quatre exemples), incluant sans doute ses sources documentaires, et elle omet des éléments cruciaux pour en comprendre d'autres (quatre exemples).

Mots-clés : Élisabeth Roudinesco, Sigmund Freud, biographie, histoire de la psychanalyse.

Summary : The almost general agreement of the French press regarding the excellence of the last book of Elisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, which earn the author a literary prize, leaves one puzzled. Our reaction to the book is built around two sections. We show first, with the help of three examples, how the author reviles those who dare criticize psychoanalysis. Then we emphasize the fact that she transforms the life of Freud into a fictionalized story, which distort the historic truth. She misrepresents the facts (three examples), she put forward data that we know false today (four examples), including most certainly her documentary sources, and she omits crucial data to understand other facts (four examples).

Keywords : Elisabeth Roudinesco, Sigmund Freud, biography, history of psychoanalysis.

À quelques exceptions près, dont Onfray [34] et Van Rillaer [40], la presse française est globalement favorable au dernier ouvrage d'Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre* [par exemple 8, 9, 25]. Un tel

constat ne surprend guère puisque, de son propre aveu, la France est le pays le plus freudien du monde (p. 35), affirmation reprise dans l'entrevue qu'elle donnait à Delorme [9]. On doit tout de même s'inquiéter de cette quasi-unanimité et du peu d'esprit critique affiché à l'endroit de cet ouvrage.

Il convient certes de reconnaître la qualité littéraire du texte et l'exactitude de certains événements historiques relatés. Ces qualités ne permettent cependant pas de passer sous silence les omissions et les faussetés historiques qui transforment ici une biographie de Freud en un roman. Est-ce d'ailleurs en qualité de romancière que Roudinesco se méritait en novembre 2014 le prix littéraire *Décembre*, doté d'une bourse de 30 000 euros, ou en raison du jury, composé en majorité de psychanalystes de toutes tendances [12, 27]? Il est plutôt amusant de rappeler que Freud lui-même recevait en 1930 le prix Goethe de littérature, montrant ainsi que le discours psychanalytique s'impose davantage par la puissance persuasive de son verbe et de son style littéraire que par les faits empiriques le corroborant.

Sans qualifier de littéraire l'œuvre de Freud, Roudinesco admet, dans un échange avec Marcel Gauchet [1], que « la psychanalyse n'est pas une science, et ce fut une des grandes erreurs de Freud de croire – et de faire croire – le contraire. [En fait] Freud était habité par l'irrationnel » (p. 78). Reconnaissons ici à Roudinesco le mérite de s'exprimer clairement.

Citant une lettre adressée en 1921 à Hereward Carrington, un spécialiste américain du spiritisme qui lui avait demandé son avis sur les phénomènes occultes, Freud avait répondu : « Si je me trouvais au début de ma carrière scientifique, au lieu d'être à sa fin, je ne choisirais peut-être pas d'autres domaines de recherches » (p. 288). De ce jour et jusqu'en 1933, la question de l'occulte imprégna les grandes règles de l'analyse didactique, à mesure qu'elles prenaient forme. En fait, alors qu'une « possible scientificité de la psychanalyse allait de pair avec l'institutionnalisation progressive des principes de la cure », Freud prit de nouveau la défense de la télépathie. En outre, il publia au début des années 1920 *Rêve et télépathie*, *Rêve et occultisme* ainsi que *Psychanalyse et télépathie*. Ces textes rendent probablement plus compréhensible la présence des ouvrages de psychanalyse à côté de ceux consacrés au paranormal et à l'ésotérisme dans les librairies [21, 23].

Cet article se compose de deux parties. Nous présentons d'abord les procédés argumentaires d'Élisabeth Roudinesco à partir de trois exemples. Par la suite, nous montrons que son dernier ouvrage, une biographie apparemment conforme à la vie de Freud, fausse pourtant les données issues de la recherche

historique qui déconstruit son mythe. Hormis quelques faits nouveaux rapportés ici, nous admettons que nos propos ne sont pas toujours inédits, mais comment ne pas réagir à un ouvrage qui ignore les critiques les mieux fondées sur Freud ?

La réécriture de l'histoire de Freud s'appuie sur trois procédés : déformer les faits, omettre des détails capitaux pour la pleine compréhension de certains autres et présenter des données inexacts au plan historique. Pour le démontrer, nous nous appuyons non seulement sur la littérature critique du freudisme actuellement disponible, mais également sur des communications personnelles de Mikkel Borch-Jacobsen [a].

Les procédés argumentaires d'Élisabeth Roudinesco

Élisabeth Roudinesco est la fille de Jenny Aubry, pédiatre et psychanalyste française qui travailla de la décennie 1930 jusqu'à la décennie 1960 en appliquant les théories freudiennes. À la fin de sa vie professionnelle, Jenny Aubry continua de travailler comme psychanalyste dans la région d'Aix-en-Provence. La petite Élisabeth fut ainsi imprégnée très tôt des idées psychanalytiques : enfant, elle suit déjà une cure de quelques mois chez Françoise Dolto, voit régulièrement Lacan dans sa famille, devient membre de l'École freudienne de Paris en 1969 et entre en analyse en 1971 avec le psychanalyste Octave Mannoni. Voilà qui expliquerait que ces idées puissent encore l'animer à la manière d'une croyance religieuse et sa difficulté à adopter l'esprit scientifique. Évoquons à cet égard trois cas récents où l'attitude de l'historienne faisait fi de la probité attendue d'une intellectuelle : sa critique de l'ouvrage de Bénesteau, ses basses manœuvres contre l'ouvrage d'Onfray et son commentaire, tiré du présent ouvrage, sur les travaux de recherche historiques de Borch-Jacobsen.

À propos de Bénesteau

En 2002, le professeur de la Faculté de médecine de la cité universitaire de Rangueil à Toulouse, Jacques Bénesteau, publie *Mensonges freudiens*, une critique dévastatrice de la psychanalyse et de son fondateur. Dans cet ouvrage résumant l'ensemble du travail de l'historiographie anglophone de la fin du XX^e siècle, Bénesteau révèle que de nombreuses traductions françaises des livres de ces érudits ont subi des suppressions qu'elles ne signalent pas et s'appuie sur une liste exhaustive d'ouvrages de référence. C'est donc sans surprise que son livre reçoit en 2003, à l'unanimité du jury, le premier prix de la Société française d'histoire de la médecine. Il n'en fallait pas plus pour que Roudinesco monte aux barricades et dénonce la remise d'un prix, dont elle fut elle-même lauréate,

à l'auteur d'un «étrange ouvrage» [36], qu'elle qualifie cette fois de «brûlot» dans son ouvrage sur Freud [38, p. 37]. Sa dénonciation initiale, publiée dans *Les Temps modernes*, recourt à la désinformation. Roudinesco [36], invoquant l'antisémitisme, écrit en effet: «[...] l'auteur des *Mensonges* affirme qu'il n'existait aucun antisémitisme à Vienne “entre la fin du XIX^e siècle et l'Anschluss”, puisque, je cite, “plus de la moitié des médecins et des avocats étaient juifs, et que la plupart des banques et la quasi-totalité de la presse étaient contrôlées par des Juifs”. Fort de ce raisonnement qui nie l'existence d'une réalité pourtant parfaitement établie, et tout en s'appuyant sur une “comptabilité” franchement nauséabonde, Bénesteau en vient alors à accuser Freud d'être l'inventeur d'une persécution antisémite dont on ne trouverait nulle trace en Autriche jusqu'en 1938, mais qui lui aurait permis de se faire passer, en tant que Juif, pour la victime d'un complot fabriqué par des non-Juifs» (p. 247).

Se donner la peine de relire dans *Mensonges freudiens* le passage de la page 190 incriminé par Roudinesco permet de constater que Bénesteau n'affirme aucunement, et ne tente nullement de démontrer, qu'il «n'existait aucun antisémitisme à Vienne entre la fin du XIX^e siècle et l'Anschluss». Ainsi que le souligne clairement Van Rillaer [40, p. 5] dans sa réponse à Roudinesco, Bénesteau reprenait en fait dans ces paragraphes un point de vue déjà émis par Paul Roazen [35, p. 29] dans *La Saga freudienne*. Dans l'article nécrologique rédigé par Roudinesco [37] pour *Le Monde* à la mort de Roazen, elle ne jugeait pourtant aucunement nécessaire d'accuser d'antisémitisme un auteur dont elle soulignait en revanche le rôle important dans le mouvement freudien: «À l'évidence, les ouvrages de Roazen sont devenus indispensables à qui veut comprendre l'histoire si charnelle et si passionnelle de la saga freudienne». Ces opinions contradictoires sur une même question font dire à Van Rillaer [40, p. 4]: voilà bien la preuve que «la missionnaire du freudisme affirme n'importe quoi et son contraire».

À propos d'Onfray

Roudinesco n'a visiblement pas apprécié la critique du freudisme de Michel Onfray, publiée en 2010 [33]. Puisque Onfray est un personnage médiatique relativement populaire, elle aurait cette fois plutôt manœuvré en coulisses, en jouant de ses relations politiques, allant jusqu'à tenter de lui faire perdre les subventions accordées à son Université Populaire de Caen. Onfray s'est exprimé sur le sujet lors d'une présentation à la Librairie Mollat, un témoignage audiovisuel mis en ligne par la librairie et dont voici un extrait: «La fameuse madame Roudinesco, elle est intervenue ce matin auprès du président

de la région Basse-Normandie pour interdire que les subventions soient données à l'Université Populaire. Voilà le mécanisme du personnage. Je voulais le porter à votre connaissance. Le président de région m'a appelé tout à l'heure en me disant que Monsieur Sueur, qui est sénateur, socialiste, est intervenu au nom de madame Roudinesco pour faire savoir qu'il était inadmissible qu'avec les sottises que j'enseignais à l'Université Populaire, l'argent public de la région Basse-Normandie puisse être versé à l'Université Populaire. Voilà les arguments des gens qui considèrent qu'un livre comme celui-ci ne peut être puni que par des rétorsions de ce type-là» (<https://www.youtube.com/watch?v=xA7nErVUwI0>, extrait commençant à 1 h 17 min, 10 s de la vidéo).

Roudinesco dément les accusations d'Onfray, tandis que le président de la région Basse-Normandie, Laurent Beauvais, confirme tout de même le contact téléphonique avec elle et rapporte leur échange en ces termes : « Je fus surpris dans ce contact téléphonique des propos d'Elisabeth Roudinesco qui voulait savoir si « vraiment » la Région soutenait financièrement l'Université Populaire de Caen qu'a créée Michel Onfray et qui me rappelait que ce dernier n'avait aucune qualification universitaire pour contester ainsi Freud et s'attaquer à elle » [2].

À propos de Borch-Jacobsen

En se rapportant aux écrits de Borch-Jacobsen [4, 5, 6, 7], Roudinesco convient que « les documents cités sont incontestables », mais, précise-t-elle, ces publications perdent de leur valeur à ses yeux, du fait qu'ils « sont trop à charge contre Freud » (p. 245). Ainsi donc critiquer Freud trop sévèrement, en dépit de la vérité historique, enlève de la valeur à un texte.

Mais signaler d'entrée de jeu ces actions indignes du débat académique révèle à notre avis le procédé qu'elle se voit en revanche contrainte d'utiliser pour contrer ces textes « trop à charge » : déformer les faits. Nous démontrerons, dans les paragraphes qui suivent, que la phrase incisive de Van Rillaer [40, p. 1] résume bien la situation : « Voilà : je pense que, comme à son habitude, avec un extraordinaire culot, Roudinesco affirme n'importe quoi pour triompher de ceux qui ne pensent pas comme elle ».

Déformer les faits

Un Freud imprégné de légendes. À qui la faute ?

Le parti-pris de Roudinesco (défendre à tout prix la psychanalyse même au mépris de la vérité) bourgeoise dès l'introduction de son livre. Pourquoi vouloir

rétablir la réputation de Freud ? La justesse d'une théorie ne peut en aucun cas se fonder sur la renommée personnelle d'un scientifique ; sa valeur se mesure à l'aune des faits dûment démontrés. Mais Roudinesco justifie la rédaction de son ouvrage par la profusion disparate des critiques ayant dépeint Freud autrement que sous les traits traditionnels du pionnier de la psychologie, un excès de points de vue qui embrouillent, selon elle, l'image du « grand homme » : «Après des décennies d'hagiographies, de détestation, de travaux savants, d'interprétations novatrices et de déclarations abusives, après les multiples retours à ses textes qui ont ponctué l'histoire de la seconde moitié du XX^e siècle, nous avons bien du mal à savoir qui était vraiment Freud, tant l'excès de commentaires, de fantasmes, de légendes et de rumeurs a fini par recouvrir ce que fut la destinée paradoxale de ce penseur en son temps et dans le nôtre » (p. 11).

Ainsi, par un étrange renversement des choses, elle impute à l'historiographie savante de la fin du XX^e siècle, de même qu'à l'ensemble des critiques de la psychanalyse, le portrait hétéroclite, insaisissable que nous aurions de Freud aujourd'hui, comme si ce travail de recherche historique et d'analyse de textes avait embrouillé l'histoire plutôt que d'en clarifier les éléments. Autrement dit, tous les auteurs anglophones (n = 107) et francophone (n = 45) qui ont publié des ouvrages critiques sur Freud et la psychanalyse, dont sept du vivant de Freud, auraient tout faux et Roudinesco, tout vrai¹.

Mais voilà, la vérité est autre. C'est initialement Freud, par la destruction de ses notes et de ses documents sources, de même que par ses multiples réécritures des événements entourant la naissance de la psychanalyse, qui le premier embrouilla et mythifia l'histoire de la psychanalyse. Les disciples trop crédules prirent le relais en amplifiant les légendes, maintenant reconnues pour l'histoire officielle du mouvement.

Les vrais historiens de la psychanalyse ont, pour leur part, débusqué les entorses à la vérité historique commises par les freudiens. Au cours surtout de la dernière moitié du vingtième siècle, les travaux des historiens sérieux auront permis, notamment, de confirmer la cocaïnomanie de Freud, étalée sur quelque douze années. Cette toxicodépendance aura influencé de façon déterminante l'œuvre, les théories sexuelles et la personne de Sigmund Freud, un aspect de l'histoire de la psychanalyse trop souvent passée sous silence [16, 17, 18, 28, 39]. Ces historiens ont également comparé les cas publiés aux notes d'analyse rédigées par Freud lui-même, révélant les distorsions qu'il infligeait aux cas

1. Cette liste est disponible sur demande.

réels afin qu'ils se moulent à ses théories du moment [7, p. 299-303]. Grâce notamment à la publication intégrale des lettres à Fliess, ils ont pu mettre au jour ses mensonges, lui qui déclarait en public des guérisons qu'il affirmait pourtant en privé ne pas avoir constatées (voir, entre autres cas, ceux de Fleischl von Marxov, Bertha Pappenheim, Sergius Pankejev) ! [5, 11, 32]. Le rétablissement des faits, loin d'embrouiller la véritable histoire, aura au contraire dévoilé la charpente toute veinée de charlatanisme et de mythologie de l'entreprise freudienne. Les fidèles de la psychanalyse se voient ainsi confrontés publiquement à cette vérité qu'ils ne connaissent sans doute que trop bien et qu'ils s'évertuent dès lors à taire et à nier par tous les moyens possibles.

La vie sexuelle de Freud

«Dès 1893, voyant que Martha était épuisée par ses grossesses successives, Freud avait décidé de recourir une fois de plus à l'abstinence. Après un premier échec qui se traduisit par la naissance d'Anna, son dernier enfant, il refusa de pratiquer le coït interrompu autant que les divers moyens contraceptifs utilisés dans les années 1880 : condom, diaphragme, éponge. Âgé d'à peine quarante ans, et souffrant parfois d'impuissance, il libéra Martha de la crainte permanente de la maternité en renonçant à toute relation charnelle. [...] La vie charnelle du plus grand théoricien moderne de la sexualité aura donc duré neuf ans» [38, p. 68].

Plusieurs faits historiques, aujourd'hui connus, s'opposent à l'enchâssement arbitraire de la vie sexuelle de Freud entre son mariage avec Martha et la naissance de la benjamine Anna. Pourquoi Roudinesco, qui peut consulter le journal de Marie Bonaparte, ne signale-t-elle pas, par exemple, que Freud avait clairement laissé entendre à la princesse qu'il avait eu des rapports sexuels avant son mariage [a] ?

Pour faire croire ensuite à la chasteté de Freud après neuf années de vie intime avec Martha, Roudinesco nie l'existence d'une relation entre Freud et sa belle-sœur Minna, en affirmant : «Des dizaines de romans, d'articles et d'essais ont été consacrées à cette "liaison" qui n'a sans doute jamais existé et qui est devenue, en tout cas, l'un des poncifs de l'anti-freudisme de la fin du XX^e siècle [...]» (p. 297).

Pourtant, dans la seconde édition du *Livre noir de la psychanalyse* [29], Borch-Jacobsen présente des témoignages historiques, récemment déclassifiés des Archives Freud (LoC), qui soutiennent la vraisemblance d'une liaison nullement platonique entre Freud et Minna : Jung interrogé par Kurt Eissler en 1953, puis de nouveau par le psychologue John Billinsky, qui l'enregistre en

1957, affirme que dès sa première visite chez les Freud en 1907, Minna s'épancha en lui avouant la culpabilité que lui causait sa liaison très intime avec Freud ; Carl Alfred Meier, le disciple de Jung, interrogé par Eissler l'année suivante, en 1954, confirme tenir de son maître une version du récit de l'idylle entre Freud et Minna Bernays identique au témoignage livré à Billinsky ; Max Graf, père du petit Hans, interviewé par Eissler en 1952, trouve bizarre la relation entre Minna et Freud, ajoutant que « [Freud] sortait toujours, le soir, avec sa belle-sœur » ; Eduard Hitschmann, médecin, psychanalyste et disciple de Freud, s'ouvre à Ludwig Jekels en lui avouant soupçonner que quelque chose se passait entre Freud et tante Minna ; la nièce de Minna, Judith Bernays Heller, affirmait à Eissler en 1953 qu'on parlait d'elle dans la famille comme de la seconde épouse de Freud ; la sœur de Judith, Hella, exprimait sa tristesse à l'endroit de Martha, la femme de Freud, en certifiant à Eissler, en 1952, qu'elle serait morte si son mari avait noué une relation avec sa propre sœur [29, p. 157-160].

À ces témoignages déclassifiés des *Archives Freud* s'ajoute, entre autres éléments, la découverte en 2006, par le psychanalyste allemand Franz Maciejewski, d'un registre d'hôtel prouvant que Freud et Minna ont partagé, pendant deux nuits, la même chambre et le même lit, lors d'un séjour de trois jours à Maloja, dans les Alpes suisses et que Freud les inscrivit sous le nom de monsieur et Madame Freud. Puisque la région comptait cinq autres hôtels où Freud et sa fausse épouse auraient pu descendre et chacun prendre une chambre, à supposer que le partage les embarrassait vraiment, voilà qui donne plutôt à penser que leur vie commune de deux nuits n'avait rien de circonstanciel, ni de forcé.

Pour en revenir aux documents dactylographiés des Archives Freud, Roudinesco devrait en toute vraisemblance les avoir consultés, elle qui prétend, dans un premier temps, que ces archives « sont désormais accessibles, pour l'essentiel, au département des manuscrits de la Library of Congress (LoC) » (p. 10) et, dans un deuxième temps, avoir eu accès « à un ensemble de documents non encore exploités » pour rédiger son ouvrage (p. 11). Mais a-t-elle seulement mis les pieds au département des manuscrits de la Library of Congress ? Nous verrons plus loin qu'il est fortement permis d'en douter.

La découverte de la propriété d'anesthésie locale de la cocaïne.

« Dans son enthousiasme, [Freud] suggéra d'ailleurs à deux de ses collègues ophtalmologistes, Carl Koller et Léopold Königstein, d'utiliser les propriétés analgésiques de la coca pour des opérations de l'œil. Et c'est ainsi que Koller devint le premier inventeur de l'anesthésie locale » [38, p. 55].

Cette prétendue dette morale de Koller envers Freud, voire son vol intellectuel concernant la découverte de la propriété d'anesthésie locale de la cocaïne, ne se résume qu'à une légende, aujourd'hui déconstruite par les historiens sérieux de la psychanalyse. On sait que de nombreux auteurs avant Koller, tels Mantegazza en 1859 [27], Demarle en 1862 [10], Moreno y Maíz en 1868 [30] et von Anrep en 1880 [43], avait observé cette propriété au XIX^e siècle. Or, aucun d'eux ne tire la conclusion qu'il avait sous les yeux, un phénomène récurrent pour de nombreuses découvertes médicales. Moreno y Maíz et von Anrep touchaient la découverte de la propriété d'anesthésie locale de la cocaïne littéralement des doigts, eux qui donnaient un indice si clair vers elle que le pas décisif ne semblait qu'aller de soi.

«Pourrait-on l'utiliser [la cocaïne] comme anesthésique local ? Nous ne pouvons l'affirmer à partir d'un si petit nombre d'expériences ; l'avenir devra le décider» [30, p. 77].

«[...] je recommanderais d'examiner la cocaïne comme anesthésique local et chez les mélancoliques» [43, p. 73].

Mais personne ne fait le lien avant Carl Koller, sauf von Anrep, qui affirmait s'en être servi cliniquement pour des interventions aux yeux avant lui. Il ne publia toutefois son expérience qu'une fois la découverte de Koller annoncée, dans un journal médical russe, où elle passa du coup totalement inaperçue [44].

Pourquoi rappeler ces faits ? Parce que Freud cite la thèse de Moreno y Maíz de 1868 et l'article de von Anrep de 1880 dans son article de 1884 sur la cocaïne, *Ueber Coca*, et ne trouve pourtant rien de plus à dire à propos de la propriété d'anesthésie locale de l'alcaloïde que la conclusion très générale du court paragraphe final de son article : «La caractéristique de la cocaïne et de ses sels d'anesthésier la peau et les muqueuses, lorsqu'elle entre en contact avec elles sous forme de solution concentrée, favorise son utilisation occasionnelle, particulièrement dans les affections des muqueuses. Selon Collin, Ch. Fauvel louange le recours à la cocaïne dans le traitement des infections du pharynx et la décrit comme «le tenseur par excellence des cordes vocales» (*sic*). La cocaïne prouvera ses nombreuses applications liées à sa propriété anesthésiante» [13, p. 314].

De toute évidence, Freud ne présentait nullement la découverte de Koller. La vérité historique nous apprend que c'est plutôt le professeur d'ophtalmologie à l'université de Vienne, Carl von Arlt, qui inspira le premier la découverte de l'anesthésie locale par la cocaïne au jeune Koller, en l'informant du grand besoin de la chirurgie oculaire de disposer d'un tel anesthésique. Enthousiasmé

par le défi, l'étudiant Koller entama une série d'expériences avec plusieurs substances, sans succès. Mais ce travail avait néanmoins préparé son esprit à saisir l'opportunité, dès l'instant où un vrai anesthésique lui tomberait sous les mains.

L'occasion se présenta lorsque Koller, parlant de la cocaïne à un collègue, le Dr Engel, lui en donna un peu. Ce dernier nota immédiatement l'effet engourdissant sur sa langue. « Oui » répondit Koller, « tous ceux qui en ont pris l'ont remarqué ». Ainsi que le relata Hortense Koller-Becker, sa fille, dans un article [20] citant une lettre de son père datée du mois d'août 1915 (p. 331), « dès cet instant, l'idée que je transportais dans ma poche l'anesthésique local que j'avais cherché plus tôt surgit comme l'éclair ». Il se rendit sur le champ tester son hypothèse dans le laboratoire du Dr Stricker et concrétisa sa découverte à l'aide de l'assistant Gaertner.

Ce récit des événements montre clairement que Koller avait établi le lien entre la propriété d'anesthésie locale de la cocaïne et la chirurgie oculaire grâce à son travail de recherche précédent sur le sujet. En attribuant l'inspiration de la découverte à Freud, Roudinesco dévoile clairement son intention de le mettre faussement en valeur, ce qui du coup remet en question l'objectivité à laquelle on doit s'attendre d'une historienne.

Des erreurs factuelles, vraiment ?

La cocaïnomanie de Freud

« L'épisode de la cocaïne, qui suscita chez nombre de commentateurs des interprétations délirantes, doit être compris comme une étape importante dans l'itinéraire du jeune Freud » [38, p. 56].

Roudinesco accompagne son affirmation d'une note de bas de page si captieuse que même le lecteur moins informé en histoire de la psychanalyse deviendra suspicieux : « Freud fut notamment accusé d'avoir assassiné en toute conscience son ami Fleischl pour éliminer un rival, puis d'avoir contribué à l'essor du troisième fléau de l'humanité (après l'alcool et la morphine) et, enfin, d'avoir rédigé l'ensemble de son œuvre sous l'emprise de la cocaïne. En réalité, il cessa d'en consommer régulièrement en 1887, puis définitivement en 1892 et devint dès lors plus tabagique ».

Outre que Roudinesco n'indique pas le nom de celui qui aurait bien pu accuser Freud de camoufler une tentative d'assassinat contre Fleischl sous son traitement de sevrage de la morphine, rendant cette histoire plus extravagante que crédible, outre qu'elle tait également le nom du psychiatre allemand réputé

Albrecht Erlennmeyer, contemporain de Freud, qui l'accusait d'avoir contribué à l'essor du troisième fléau de l'humanité, comment peut-elle affirmer, en 2014, qu'il cessa de consommer définitivement de la cocaïne en 1892 quand sa correspondance avec Fliess, écrite de sa propre main, nous révèle noir sur blanc sa dépendance à la cocaïne, poursuivie bien au-delà de cette année-là, et effectivement en plein durant les années où il développait les théories de la psychanalyse ?

«De plus, j'ai mis fin récemment (pour une heure) à une migraine sévère avec la cocaïne ; l'effet s'est fait ressentir seulement après que j'ai aussi enduit de cocaïne l'autre côté [du nez] ; mais alors le soulagement vint rapidement» [28, Lettre à Fliess du 30 mai 1893, p. 49].

«Peut-être devrais-je venir plus tard, en septembre ; écris-moi vite à ce sujet, parce qu'il existe d'autres considérations. J'éprouve les symptômes I et IIa. J'ai besoin de beaucoup de cocaïne» [28, Lettre à Fliess du 12 juin 1895, p. 132].

Un historien ne peut nier la toxicodépendance à la cocaïne de Freud jusqu'en 1896, un fait avéré depuis la publication intégrale des lettres à Fliess en 1985, et espérer conserver sa crédibilité professionnelle.

Les Archives Freud

«[...] les œuvres de Freud sont tombées dans le domaine public en 2010, et ses archives sont désormais accessibles, pour l'essentiel, au département des manuscrits de la Library of Congress (LoC) de Washington [...]» (p. 10).

«L'ouverture des archives et l'accès à un ensemble de documents non encore exploités m'ont offert la possibilité d'une telle approche [...]» (p. 11).

Avant d'aborder les affirmations de Roudinesco, il vaut la peine d'ouvrir une courte parenthèse et de résumer la création des Archives Sigmund Freud à la Bibliothèque du Congrès américain (Library of Congress, LoC), afin de reconnaître le type d'actions que les psychanalystes à tous crins peuvent délibérément poser dans le but de dissimuler l'information et les documents contraires aux mythes fondateurs du freudisme. Le lecteur intéressé par un récit plus détaillé de ce stupéfiant épisode de l'histoire de la psychanalyse lira les pages 416 à 432 du *Dossier Freud* [7].

La création des Archives Sigmund Freud débute en novembre 1950, lorsque Kurt Eissler, psychiatre et psychanalyste austro-américain, ami intime de la famille Freud, rencontre Luther Evans, le bibliothécaire du Congrès, pour discuter de la possibilité de verser les documents qui constitueraient les Archives à la Bibliothèque du Congrès. Dès le départ, Eissler agit au nom d'Anna Freud,

dont l'intention n'est manifestement pas de constituer une banque de documents destinés aux futurs historiens, mais plutôt de dérober toute cette information aux regards jugés indiscrets.

«Franchement, j'ai été choquée par ses suggestions [celles de Bernfeld]. Elles sont à mille lieues de ce que j'envisageais pour "les Archives" et je pense qu'il en va de même pour vous. Je peux difficilement imaginer quelque chose de plus contraire à la vie de mon père, à ses habitudes, à ses conceptions et attitudes que cette sorte d'étude détaillée de sa biographie. [...] Je crois qu'il est nécessaire de distinguer de façon très tranchée entre "les Archives" en tant qu'endroit sûr (*safe place*) et des archives conçues comme un moyen de rassembler du matériel pour une biographie. Les lettres que moi et, je suppose, la Princesse [Marie Bonaparte] avions l'intention d'y déposer y seraient allées afin de *ne pas* être utilisées maintenant par un biographe» (Anna Freud Collection, Manuscript Division, Library of Congress, Washington D.C., Lettre d'Anna Freud à Kurt Eissler du 27 janvier 1951 ; accentuation par Anna Freud. Cité dans [7, p. 422]).

Peut-on exprimer plus clairement le dessein que poursuivait Anna en créant les Archives, imaginées dans la pure continuité des attitudes paternelles de dissimulation et d'entrave au travail des biographes et des historiens ? Une semaine plus tard, Eissler répond en assurant mademoiselle Anna qu'il s'emploierait à créer des archives impénétrables, véritables oubliettes où séjourneraient les secrets invouables.

«Je suis sûr que la majorité des lettres sera donnée [aux Archives Freud] à la seule condition qu'aucun contemporain ne puisse jamais les lire et vous pouvez être sûre que je n'accéderai pas à la demande de Bernfeld de ne "pas rendre les choses faciles aux donateurs désireux de mettre tout ça sous clé et de l'enterrer à Washington". [...] Bien entendu, les lettres personnelles n'auront été lues que par le donateur et seront envoyées sous pli scellé au représentant des Archives, lequel n'aura pas le droit d'ouvrir la lettre et l'enverra scellée à la Bibliothèque du Congrès, où elle restera scellée aussi longtemps que le donateur ou le conseil d'administration l'aura stipulé. De façon générale, le conseil d'administration stipulera une durée plus longue que le donateur n'en avait l'intention, afin de prévenir toute possibilité de situation embarrassante dans le futur» (Anna Freud Collection, Manuscript Division, Library of Congress, Washington D.C., Lettre de Kurt Eissler à Anna Freud du 4 février 1951. Cité dans [7, p. 422-423]).

La dernière phrase de cet extrait annonce tout simplement le subterfuge par lequel Eissler bernait les futurs donateurs, en leur cachant clairement son intention de mettre leurs documents sous les verrous, de sorte qu'ils ne

puissent donner lieu à des « situations embarrassantes » plus tard. Un mois après sa rencontre avec Luther Evans, Eissler, en compagnie de ses collègues Heinz Hartmann, Bertram Lewin, Ernst Kris et Herman Nunberg, créaient la société The Sigmund Freud Archives Inc. dans l'État de New York, faisant de cette corporation sans but lucratif un organisme parfaitement indépendant de la LoC.

Mais pour préserver l'anonymat des donateurs, Eissler avait exigé de l'institution américaine, dans le contrat du 5 juillet 1951 qui la liait à la Société Sigmund Freud Archives Inc., qu'elle classe et gère tous les documents sous le nom de The Sigmund Freud Archives, une décision visant incontestablement à embrouiller les donateurs : ceux qui croyaient remettre leurs documents à l'institution américaine les cédaient en fait au groupe privé, sans en avoir pleinement conscience.

«Après des donateurs, les Archives se faisaient donc passer pour les représentants de la Bibliothèque du Congrès et du peuple américain, afin “d’aspirer”, comme disait Bernfeld, les documents et les témoignages. Après de la Bibliothèque du Congrès, par contre, elles se faisaient passer pour les représentantes des donateurs et du secret médical, en imposant des restrictions d'accès et des dates de déclassification arbitraires que les donateurs eux-mêmes n'avaient souvent pas exigées » [7, p. 426].

Le stupéfiant cas d'Hélène Deutsch, psychanalyste américaine d'origine autrichienne, révèle clairement l'intention derrière la création des Archives Freud, soit accaparer tout document pour le soustraire à l'examen des historiens, elle qui se vit refuser l'accès à sa propre donation lorsqu'elle voulut la montrer à l'historien et sympathisant psychanalyste Paul Roazen [7, p. 429].

Confrontée à la contrainte du droit de rétention des Archives Freud, on se demande légitimement à quels documents non encore exploités, selon sa propre expression, Roudinesco fait référence dans son livre, puisqu'elle ne fournit aucune précision à ce sujet. Tout comme la presse française qui le souligne à grands traits, elle se couronne de première historienne française de la psychanalyse à avoir exploité les archives de la LoC à Washington, ajoutant qu'elles sont pour l'essentiel accessibles, une affirmation pour le moins surprenante : en effet, les interviews d'Eissler déposées à la LoC, évoqués précédemment, n'ont commencé à être déclassifiées qu'au compte-gouttes en 2000, un an après la mort d'Eissler, mais le processus, très lent, se poursuivra jusqu'en 2057, du moins pour les documents qui portent une date de déclassification ; de nombreux autres n'en ont même pas et personne ne sait s'ils pourront être consultés un jour [a]. Les Archives Freud sont ainsi loin d'avoir livré tous leurs secrets.

Quant à la primauté de l'information tirée des documents maintenant disponibles, elle revient incontestablement à Mikkel Borch-Jacobsen, puisque le livre de Roudinesco ne contient aucun renseignement sur les patients de Freud qui ne se trouvait déjà dans le sien, publié trois ans plus tôt [6]. Le lecteur comparera ces quelques pages des ouvrages de Roudinesco et de Borch-Jacobsen pour constater la parfaite correspondance de l'information (voir Tableau 1).

<i>Patients de Freud</i>	<i>Borch-Jacobsen 2011</i>	<i>Roudinesco 2014</i>
Olga Höning	p. 74-78	p. 148
Albert Hirst	p. 118-123	p. 79, 3 ^e note de bas de page p. 499
Le baron von Dirsztay	p. 124-132	p. 185-186
Bruno Veneziani	p. 148-156	p. 333-335
Carl Liebman	p. 213-220	p. 409-410
Tableau 1. Mise en correspondance des informations contenues dans les ouvrages de Borch-Jacobsen [6] et de Roudinesco [38] concernant cinq patients de Freud.		

D'ailleurs, on se demande dans quelles conditions elle a consulté les documents de la LoC puisqu'elle reconnaît, dans une vidéo promotionnelle de son livre mise en ligne par la Librairie Mollat [b], ne maîtriser ni l'anglais, ni l'allemand, alors qu'il suffit d'avoir été une fois à la LoC pour savoir qu'il est complètement impossible d'effectuer des recherches dans la Freud Collection sans connaître ces deux langues. En outre, la même similitude de l'information s'observe entre les deux ouvrages dans les renvois vers les documents de la LoC, puisque ceux de Roudinesco se retrouvent intégralement dans l'ouvrage de Borch-Jacobsen. Si elle donne les numéros de boîte contenant les documents à la LoC, ce que ne fait pas Borch-Jacobsen, cette addition ne prouve nullement qu'elle ait consulté les documents originaux, puisque l'information se trouve en ligne [c] et se déniche aisément, quand on sait déjà quoi chercher.

Mais une note de bas de page trahit de toute évidence son emprunt à l'ouvrage de Borch-Jacobsen plutôt qu'à des « documents non exploités » de la LoC. Elle écrit en effet à la page 73, sous la quatrième note portant sur l'entretien de Kurt Eissler avec la fille d'Anna von Lieben : « Entretien de Kurt Eissler avec Henriette Motesiczky von Kesseleökeö (1882-1978), fille d'Anna von Lieben, LoC, box 116, 1973. »

Or il se trouve qu'à la LoC, le catalogue ne donne pas le nom exact de cette fille d'Anna von Lieben. L'interview se trouve dans la boîte 115 (et non 116) sous le nom « Motesitzky, [?] 1972 » (et non 1973). Roudinesco com-

met déjà deux erreurs sur le numéro de la boîte et l'année de l'interview. De plus, «Motesitzky» est une faute d'orthographe commise par Eissler et jamais corrigée dans le catalogue. Où donc Roudinesco a-t-elle trouvé le nom exact et surtout complet (lequel n'est cité par personne, pas même Swales) sinon que dans les sources listées à la fin de l'entrée «Anna von Lieben» dans le livre de Borch-Jacobsen, *Les Patients de Freud*, où l'auteur renvoie, p. 221, à «Motesiczky von Kesseleökeö, H. et Motesiczky, M.-L. von, entretien avec Kurt Eissler (1972)». Ce dernier a corrigé les erreurs du catalogue de la LoC, sans le signaler. Roudinesco, qui n'en sait rien, trahit ainsi la véritable source de son information, car elle n'a pu obtenir le nom exact et complet ailleurs que dans ce livre [a]. On est donc en droit de soupçonner l'emprunt de tous ses autres renvois aux archives de la LoC à cet ouvrage plutôt qu'à des «documents encore non exploités» qu'elle aurait consultés, ainsi qu'elle le clame.

La reconstitution de la vie de Carl Liebman

«J'ai reconstitué l'histoire de Carl Liebman à partir des récits qu'il a lui-même confiés à ses psychiatres, après 1935, lors de son internement à la clinique psychiatrique McLean de Harvard : ils figurent dans le dossier médical» [38, p. 409, deuxième note].

Le problème avec cette affirmation de Roudinesco, c'est que la reconstitution initiale de la vie de Liebmann découle plutôt du travail de David Lynn, pour une bonne raison : le dossier du patient tombe toujours sous le couvert du secret médical et Lynn ne put le consulter que parce qu'il était membre du personnel de l'hôpital. De plus, il ne révélait pas le nom de Liebmann dans son article, puisque l'hôpital imposait cette condition pour en autoriser la publication. Qui le révéla ? Nul autre que Borch-Jacobsen, sur la base de recoupements avec d'autres archives et informations [a]. En somme, Roudinesco ne pouvait reconstituer par elle-même l'histoire de ce patient, ainsi qu'elle le prétend, faute d'accès au dossier médical de Liebmann et parce que Lynn ne révélait pas son nom dans l'article qu'il lui consacrait.

La liste des patients de Freud

Peut-on qualifier de patients la liste de cent soixante noms que Roudinesco présente aux pages 551 à 554 de son ouvrage, de surcroît peu connus selon ses propos de l'introduction, alors qu'il s'agit en majorité d'aspirants psychanalystes venus au cabinet de Freud en analyse didactique et qui n'en étaient conséquemment pas, au sens propre du terme ? N'est-ce pas là une tromperie

indigne du véritable travail de l'historien, puisqu'il fait croire à l'abondance du matériel clinique sur laquelle reposeraient les théories de la psychanalyse ?

Les omissions

Qu'un historien omette de signaler des faits importants reste surprenant, mais les oublis de Roudinesco incitent à penser qu'une défaillance de sa mémoire ou qu'une attaque de flémingite ne peuvent en être les causes. Voyons quatre cas qui laissent songeur.

Le traitement de la morphinomanie de Fleischl von Marxov

À propos du traitement contre la morphinomanie de Fleischl von Marxov, relaté en page 55, jamais ne fait-elle la moindre allusion aux mensonges de Freud sur ce cas, inadmissibles sur le plan de l'éthique professionnelle. À deux reprises, dans son article de 1884 sur la cocaïne et lors d'une conférence prononcée en mars 1885 devant la Société de psychiatrie de Vienne, Freud affirma avoir sevré son collègue de la morphine grâce à un traitement de substitution à la cocaïne, alors qu'il en avait confirmé l'échec en privé à Martha et qu'il avait constaté sa double dépendance à la cocaïne et à la morphine ! Un tel mutisme ne mine-t-il pas la qualité professionnelle du travail de tout historien ?

La guérison de dix-huit patients

Silence complet également sur les dix-huit guérisons que Freud prétendit avoir accomplies, lors de la première présentation officielle de sa théorie de l'origine sexuelle des névroses le 21 avril 1896, alors qu'à peine douze jours plus tard, il révélait dans une lettre à Fliess ne pas avoir terminé un seul cas [28, p. 185]. Roudinesco semble avoir jugé l'invention de patients et de guérisons comme un détail insignifiant dans la vie de son héros et de la conception de ses théories. Une information qui remet fondamentalement en cause le matériel clinique ayant donné naissance à la psychanalyse n'est-elle pas suffisamment importante pour en faire état ?

Les gouvernantes et l'abus sexuel des enfants

« En 1905, dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il affirma que les nourrices peu consciencieuses endorment les enfants en leur caressant les organes génitaux. En prenant connaissance de cette remarque, plusieurs commentateurs imaginèrent ultérieurement que Monika avait tripoté le pénis du petit Sigmund et que, sans doute, c'est de là qu'était née sa passion pour

l'étude de la sexualité humaine. L'idée d'un Freud abusé par sa nourrice fit ainsi son chemin, comme tant d'autres rumeurs entourant la vie privée du fondateur de la psychanalyse» [38, p. 26].

Roudinesco omet de préciser, pour la pleine compréhension de la question soulevée, que la première référence de Freud aux gouvernantes tripoteuses ne date pas de 1905, comme elle le laisse entendre, mais de décembre 1892, dans le manuscrit A expédié à Fliess, où il écrit : « Existe-t-il une neurasthénie innée accompagnant une faiblesse sexuelle innée, ou est-elle toujours acquise au cours de la jeunesse (Par l'intermédiaire des gouvernantes, avoir été masturbé par quelqu'un d'autre) » [28, p. 37].

Il faut le souligner, puisque cette hypothèse étiologique émise à la fin de 1892 précède incontestablement la récolte du matériel clinique ; ce n'est en effet qu'en octobre 1893 que Freud informe Fliess de la nouvelle affluence à son cabinet, observée depuis qu'il cherchait à valider sa théorie sexuelle auprès de ses patients : « Pendant ce temps, les choses se sont animées. La question sexuelle attire les gens qui, étonnés, repartent conquis en s'exclamant : "Personne ne m'a jamais interrogé sur ce sujet avant" » [28, p. 57].

C'est donc clairement Freud qui, le premier, questionne les patients sur leur vie sexuelle, plutôt que les patients qui lui racontent spontanément des souvenirs d'actes incestueux dont ils se souvenaient consciemment. Freud se sert de toute évidence d'une théorie de l'étiologie sexuelle des névroses préconçue lorsqu'il les traite. Dans sa première présentation officielle de sa théorie, le 21 avril 1896, il indiquait d'ailleurs très clairement que les patients ne lui racontaient jamais leurs souvenirs spontanément, certifiant son auditoire qu'il devait les arracher morceau par morceau : « [...] les malades ne racontent jamais ces histoires spontanément, ni ne vont jamais dans le cours d'un traitement offrir au médecin tout d'un coup le souvenir complet d'une telle scène. On ne réussit à réveiller la trace psychique de l'événement sexuel précoce que sous la pression la plus énergique du procédé analyseur et contre une résistance énorme, aussi faut-il leur arracher le souvenir morceau par morceau, et pendant qu'il s'éveille dans leur conscience, ils deviennent la proie d'une émotion difficile à contrefaire » [14, p. 117].

Dans un autre texte sur le sujet, également daté de 1896, on note qu'il conservait l'hypothèse étiologique des gouvernantes tripoteuses, émise quatre ans plus tôt, avant la récolte du matériel clinique : « Des expériences sexuelles de l'enfance qui consistent en stimulations des organes génitaux, en pratiques semblables au coït, etc., doivent donc, en dernière analyse, être reconnues comme étant ces traumas d'où procèdent la réaction hystérique aux expériences vécues

pubertaires et le développement de symptômes hystériques. [...] En recueillant les premiers renseignements relatifs à ce qui était connu sur ce thème, j'appris par des collègues qu'il existe plusieurs publications de médecins d'enfants dénonçant la fréquence des pratiques sexuelles, même sur des nourrissons, qui sont le fait des nourrices et des bonnes d'enfants [...]» [15, p. 165-166].

Mais dix-sept mois plus tard, Freud renoncera à sa théorie en écrivant à Fliess, dans sa fameuse lettre du 21 septembre 1897, ne plus y croire, surtout en raison de son incapacité à rendre une seule analyse à une véritable conclusion [28, p. 264].

Cet aveu de 1897 nous fait donc comprendre que l'hypothèse étiologique des gouvernantes aux mains baladeuses ne venait pas du matériel clinique, puisque Freud en faisait une cause étiologique directe en avril 1896, mais avouait en septembre 1897 ne jamais avoir été en mesure de remonter à cette cause avec aucun de ses patients. Ce qui ne l'empêcha pas, trente-cinq ans plus tard, de recourir à nouveau à la cause du tripotage génital, en abordant la formation du complexe d'Œdipe chez les petites filles : « Et voilà qu'on retrouve, dans la préhistoire précœdipienne des filles, la fantaisie de séduction, mais la séductrice est régulièrement la mère. Or ici la fantaisie touche le sol de la réalité effective, car ce fut effectivement la mère qui, lors des gestes requis par les soins corporels, ne put que susciter des sensations de plaisir au niveau de l'organe génital, peut-être même les éveiller pour la première fois » [19, p. 204].

La question de l'origine de cette hypothèse reste donc entière : quel événement, témoignage ou autre source inspira à Freud la cause de la stimulation génitale 1) par les gouvernantes, qui provoquait les symptômes de l'hystérie en 1892, et 2) par les mères, qui éveillait le fantasme précœdipien chez la fillette en 1932 ? Une expérience de sa vie personnelle, que Roudinesco assimile pourtant à une rumeur ?

Le complexe d'Œdipe

Le tout-venant associe spontanément la psychanalyse au complexe d'Œdipe et au travail de l'inconscient. Pourtant, si on en juge par le peu d'espace qu'elle consacre au premier concept dans son ouvrage, Roudinesco semble étonnamment lui accorder peu de crédit. Elle reconnaît certes que « l'Œdipe de Sophocle incarnait pour Freud l'inconscient conceptualisé par la psychanalyse » (p. 106). Elle reconnaît également qu'au « moment où s'élaboraient partout en Europe de vastes programmes de recherche, fondés sur l'étude des faits et des conduites, Freud se tournait donc vers la littérature et les mythologies

des origines pour donner à sa théorie du psychisme une consistance qui, aux yeux de ses contemporains, ne pouvait en aucun cas se réclamer de la science [...]. Et pourtant, il affirmait être l'inventeur d'une véritable science de la psyché» (p. 107). En réactualisant la tragédie d'Œdipe, «Freud prit aussi le risque d'enfermer son récit dans un "complexe" et de créer ainsi les conditions d'une réduction de sa doctrine à une psychologie familialiste. Il lui faudra treize ans pour donner corps à ce complexe œdipien, sans jamais consacrer le moindre article à cette notion, partout présente dans son œuvre mais finalement très peu explicitée» (p. 108).

En tant qu'historienne de la psychanalyse, Roudinesco a-t-elle voulu cacher les véritables origines du complexe d'Œdipe ou n'a-t-elle aucune connaissance des travaux des hellénistes à propos de la pièce de Sophocle ?

En se réclamant de la légende grecque, la psychanalyse, Freud en tête, voulait affirmer l'universalité de l'Œdipe. En prenant le savoir ancestral recueilli dans les mythes pour référence, Freud prétendait donner un poids décisif à sa «découverte» [41]. Pourtant, des spécialistes de la mythologie grecque ont largement mis en doute la présence du fameux conflit sexuel dans le crime d'Œdipe. Par exemple, l'helléniste Jean-Paul Vernant se demande «en quoi une œuvre littéraire appartenant à la culture de l'Athènes du V^e siècle avant J.-C. et qui transpose elle-même, de façon très libre, une légende thébaine bien plus ancienne, antérieure au régime de la cité, peut-elle confirmer les observations d'un médecin du début du XX^e siècle sur la clientèle de malades qui hantent son cabinet ?» [42, p. 1]. On constate ici que la perspective freudienne fait complètement fi du contexte historique. Freud suppose tout simplement que le vécu œdipien existe depuis la nuit des temps et qu'il se reflète dans la pièce de Sophocle, indépendamment du contexte socioculturel de l'époque. En outre, si le destin d'Œdipe symbolise une donnée universelle que chaque humain porte en lui, «pourquoi la tragédie est-elle née dans le monde au tournant du VI^e et du V^e siècle ? Pourquoi les autres civilisations l'ont-elles entièrement ignorée ?» [42, p. 4]. D'un autre côté, pourquoi Freud ne considère-t-il pas les autres légendes et tragédies grecques qui n'ont rien à voir avec les rêves œdipiens ? Enfin, dans le cadre de la théorie psychanalytique, les rêves d'union avec la mère et du meurtre du père sont nécessairement accompagnés de sentiments de répulsion et de conduites d'autopunition. Or, Vernant note que «dans les versions premières du mythe, il n'y a pas, dans le contenu légendaire, la plus petite trace d'autopunition, puisqu'Œdipe meurt paisiblement installé sur le trône de Thèbes, sans s'être le moins du monde crevé les yeux» [42, p. 5]. De

plus, Mullahy (1948) a montré que « dans toutes les vieilles versions du mythe, sauf une, [Edipe] n'épouse aucunement sa mère » [31, p. 271].

Conclusion

L'esprit scientifique se distingue de l'esprit croyant par sa capacité à remettre ses « vérités » en question lorsque des preuves factuelles, qu'elles soient historiques, documentaires ou expérimentales, l'imposent. Puisque Roudinesco s'ingénie à aménager la réalité pour qu'elle corresponde aux dogmes freudiens, on peut la considérer davantage comme un disciple de Freud dont rien n'ébranle la conviction.

Contrairement aux prétentions exprimées dans son introduction, Roudinesco ne cherche aucunement à exposer sous un angle critique l'histoire de Freud et de la création de la psychanalyse, mais à rebroder les légendes pourtant réduites en lambeau par l'historiographie savante de la fin du XX^e siècle. Il est d'ailleurs étonnant qu'elle se réclame de ce mouvement intellectuel dans son livre, alors que dans un autre de ses textes [36], elle qualifiait péjorativement de révisionnistes des chercheurs issus de ce courant qui ont pourtant contribué à présenter une histoire de la psychanalyse et de la vie de son fondateur plus proche de la vérité historique.

Certains lecteurs pourraient contester notre démarche critique en soulignant l'importance de faire valoir plusieurs points de vue, signe, selon eux, d'une ouverture d'esprit. C'est précisément l'argument cher aux tenants des pseudosciences. Par exemple, à propos de l'astrologie et de l'astronomie, ils diraient que ces deux disciplines forment les deux côtés d'une même médaille, alors qu'il s'agit incontestablement de deux médailles bien distinctes : la première appartient aux pseudosciences, l'autre à la science. Les cinq premières lettres de leur nom, qui désignent au Québec une marque de yaourt, offrent leur seul point commun : Astro.

Tout le livre de Roudinesco dénote un esprit croyant. Par le procédé de la déformation de l'histoire et des faits, elle embellit la naissance de la psychanalyse et brosse un portrait flatteur de son fondateur, charlatan et toxicomane. En dépit de sa qualité littéraire, son ouvrage piétine tout le travail des véritables historiens de la psychanalyse des soixante dernières années, dont les conclusions indiscutables ne semblent pas l'avoir atteinte. Comment dès lors comprendre qu'on le couronne d'un prix ?

Remerciements. Nous remercions M. Belay, M. Borch-Jacobsen, F. Filiatreault, A. Quiviger et C. Sénéchal dont les commentaires ont contribué à améliorer sensiblement le texte.

Références

- a. Communication personnelle de Mikkel Borch-Jacobsen.
- b. <https://www.youtube.com/watch?v=3jd3TmBcnrY>
- c. <http://lcweb2.loc.gov/service/mss/eadxmss/eadpdfmss/2004/ms004017.pdf>
1. Aeschimann E. 2014. Désacraliser Freud. *Le Nouvel Observateur* 2600 : 77-79.
2. Beauvais L. 2014. Elisabeth Roudinesco, Michel Onfray, Sigmund Freud et moi ; <http://lbeauvais.typepad.fr/blog/2010/05/elisabeth-roudinesco-michel-onfray-freud-et-moi-.html>.
3. Bénesteau J. 2002. *Mensonges freudiens : histoire d'une désinformation séculaire*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
4. Borch-Jacobsen M. 1995. *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*. Paris : éditions Aubier.
5. Borch-Jacobsen M. 2002. *Folies à plusieurs. De l'hystérie à la dépression*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
6. Borch-Jacobsen M. 2011. *Les patients de Freud. Destins*. Paris : éditions Sciences Humaines.
7. Borch-Jacobsen M. et Shamdasani S. 2006. *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
8. Delion P. 2014. Elisabeth Roudinesco. Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre. *Le Carnet Psy* 9 : 15-17.
9. Delorme M.L. 14 septembre 2014. Élisabeth Roudinesco. Sortir Freud de l'abstraction. *Le Journal du Dimanche* : 1.
10. Demarle, L. G. 1862. *Essai sur la coca (Erythroxyton Coca) du Pérou*. Paris : Imprimerie Rignoux.
11. Ellenberger H. F. 1972. The story of "Anna O": A critical review with new data. *Journal of the History of the Behavioral Sciences* VIII : 267-279.
12. Freixa i Baqué E. 2014. Roudinesco et Freud : « Qu'est-ce qu'il nous arrive, Sigmund ? », <http://freixa.over-blog.com/article-roudinesco-et-freud-qu-est-ce-qu-il-nous-arrive-sigmund-124963840.html>
13. Freud S. 1884. Ueber Coca. *Zentralblatt für die gesammte Therapie* 2 : 289-314.
14. Freud S. 1896. L'hérédité et l'étiologie des névroses. In Jean Laplanche (ed). *Œuvres complètes. Psychanalyse*. PUF 3 : 107-120.
15. Freud S. 1896. Sur l'étiologie de l'hystérie. In Jean Laplanche (ed). *Œuvres complètes. Psychanalyse*. PUF 3 : 149-180.
16. Freud S. 1898. La sexualité dans l'étiologie des névroses. In Jean Laplanche (ed). *Œuvres complètes. Psychanalyse*. PUF 3 : 217-240.
17. Freud S. 1900. *Die Traumdeutung*. Leipzig et Vienne : Franz Deuticke.

18. Freud S. 1905. Three Essays on Sexuality. In James Strachey (ed). *The Standard Edition of The Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. Londres : Vintage, Random House, VII.
19. Freud S. 1932. La féminité. In Jean Laplanche (ed). *Œuvres complètes. Psychanalyse*. PUF 19 : 195-219.
20. Koller-Becker, H. 1963. Carl Koller And Cocaine. *The Psychoanalytic Quarterly* 32 : 309 – 373.
21. Larivée S. 2002. L'influence socioculturelle sur la vogue des pseudosciences. *Revue de psychoéducation et d'orientation* 31 : 1-33.
22. Larivée S., Sénéchal C. 2011. La psychanalyse des contes de fées, quelle histoire ! *Bulletin de Psychologie* 64 : 359-368.
23. Larivée S., Sénéchal C., Miranda D., Vaugon K. 2013. Étude longitudinale à propos de l'espace occupé par les pseudosciences dans les librairies du Québec. *Revue de psychoéducation* 42 : 395-418.
24. Leclerc C. 12 septembre 2014. Freud à neuf. *Le Monde. Des Livres* : 1.
25. Maggiori R. 11 septembre 2014. Aimez-vous Freud ? La fresque d'Élizabeth Roudinesco. *Libération* : 1-3.
26. Malaure J. 2014. Prix littéraires : Freud par Roudinesco rafle la mise. *Le Point* 17 décembre.
27. Mantegazza P. 1859. Sulle virtù igieniche e medicinali della coca e sugli alimenti nervosi in generale. *Annali Universali di Medicina* 167 : 449 - 519.
28. Masson J.M. 1985. *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887–1904*. Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press.
29. Meyer C. 2010. *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*. Paris : éditions Les Arènes.
30. Moreno y Maíz T. 1868. *Recherches chimiques et physiologiques sur l'érythroxyllum coca du Pérou et la cocaïne*. Paris : Louis Leclerc éditeur.
31. Mullahy P. 1948. *Œdipus myth and complex*. New York : Hermitage Press.
32. Obholzer K. 1982. *The wolf-man : Conversations with Freud's patient sixty years later*. Continuum International Publishing Group.
33. Onfray M. 2010. *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*. Paris : Grasset.
34. Onfray M., Mahler T. 2014. Polémique Freud, c'est reparti ! *Le Point* 2191, 11 septembre : 90-92.
35. Roazen P. 1986. *La Saga freudienne*. Paris : PUF.
36. Roudinesco E. 2004. Le Club de l'Horloge et la psychanalyse : chronique d'un antisémitisme masqué. *Les Temps Modernes* 627 : 242-254.
37. Roudinesco E. 2005. Paul Roazen, historien du freudisme. *Le Monde* 21 novembre.
38. Roudinesco E. 2014. *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*. Paris : Seuil.
39. Thornton E. M. 1986. *The Freudian fallacy : Freud and cocaine*. Londres : Paladin Grafton Books.

40. Van Rillaer J. 2014. *Réponse du professeur Jacques Van Rillaer à Madame Elizabeth Roudinesco* :
41. http://esteve.freixa.pagesperso-orange.fr/reponse_jvr_a_roudinesco_vd.pdf.
42. Vatan F. 2005. Comment penser et écrire après Freud ? Robert Musil et psychanalyse. *Savoirs et clinique. Revue de psychanalyse* 6 : 43-52.
43. Vernant J. 1988. «Œdipe» sans complexe. In J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet (ed). *Œdipe et ses mythes*. Bruxelles : éditions Complexe, 1-25.
44. Von Anrep B. K. 1880. Ueber die physiologische Wirkung des Cocaïn. *Archiv für die gesammte Physiologie des Menschen und der Thiere* 21 : 38-77.
45. Yentis S. M., Vlassakov K. V. 1999. Vassily von Anrep, forgotten pioneer of regional anesthesia. *Anesthesiology* 90 : 890-895.

AVERTISSEMENT. Le contenu de cette publication électronique relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur. Les textes et illustrations figurant dans cette publication électronique peuvent être consultés et reproduits sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document selon ce modèle :

Éric Coulombe & Serge Larivée, «La démarche intellectuelle d'une croyante», PSN. *Psychiatre, Sciences humaines, Neurosciences [en ligne]*. Nouvelle série, vol. 13, n° 3, 3^e trimestre 2015, Paris, Éditions Matériologiques, p. 53-75. URL : www.materiologiques.com

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.